



Paul Colize

Tandis que son regard descendait vers le torse du défunt, son attention fut attirée par la présence d'une minuscule gouttelette de sang séché à l'entrée de l'oreille gauche.

Il guida le faisceau de sa lampe frontale dans l'orifice auriculaire et poussa un juron.

— Putain de chiotte ! J'ai failli le rater.

Il se reprit aussitôt.

— Veuillez m'excuser. Supprimez la dernière phrase. Suspendez l'enregistrement.

Il fit un signe à Ronald Scott, l'enquêteur dépêché par le bureau du sheriff.

— Vous allez être content, Ronald, voilà du boulot pour vous, nous avons affaire à un brain picker, bien proprement exécuté.



Paul Colize
Clairs obscurs

Paul Colize



Clairs obscurs

roman



SEFF édition

PAUL COLIZE

CLAIRS OBSCURS

Roman



SEFF édition

Du même auteur:

Les sanglots longs, 2000

Le seizième passager, 2002

À paraître:

Quatre valets et une dame

CHAPITRE UN

Les deux Lada remontèrent à vive allure le boulevard Novinski et prirent à droite, dans Nikitskaïa.

Le hurlement des sirènes résonna de plus belle dans la rue étroite. Le convoi s'arrêta à hauteur du numéro 14, non loin de la maison de Gorki. Huit agents de l'Omone, la police spéciale, surgirent des véhicules et s'appliquèrent à fermer violemment les portières.

Un petit groupe de personnes discutait nerveusement devant l'entrée de l'entrepôt. Un homme d'une soixantaine d'années, à qui il manquait une bonne partie des dents, se détacha de l'attroupement et vint à la rencontre des policiers.

— *Dobroïé outro*, c'est moi qui vous ai appelé, je l'ai découvert ce matin, en arrivant.

Le plus haut gradé distribua sèchement quelques ordres à ses subordonnés, sortit son arme et avança

— Je te suis, montre-moi où il est.

Ils pénétrèrent dans le hangar et empruntèrent un petit escalier en colimaçon qui menait à l'étage. Seule une longue table qui croulait sous un amoncellement de papiers meublait la mezzanine.

L'homme était là, pendu à l'une des poutrelles métalliques de la

charpente. Il tournoyait mollement, un tabouret renversé à ses pieds.

Le guide crut bon de préciser.

— C'est mon bureau, *izvinitié*, je n'ai pas eu le temps de ranger.

Le policier balaya d'un geste la justification et examina le cadavre en conservant une distance respectable. Il tendit le bras, palpa le tissu du blouson, composa une grimace de dégoût et bougonna.

— Un étranger ! Il ne pouvait pas faire ça chez lui ? On va devoir convoquer le MVD.

Du temps du KGB, tout était plus simple, on alertait la 7ème Direction, celle qui était en charge de la surveillance des étrangers en résidence sur le territoire, et ils s'occupaient de tout.

À présent, selon les cas, il fallait faire appel au SVR, au FSK, au FSB, au FPS, au FSO, au SBP, au MVD ou, plus exceptionnellement, au GRU, le service secret de l'armée qui contrôlait aussi *Spetsnaz*, les commandos d'élite.

Dans un pays où l'on déplorait un peu plus de 35.000 assassinats par an, ces démarches ne simplifiaient pas la tâche de la police locale.

En attendant, il pouvait entamer les premières formalités.

— Qu'est ce que tu viens faire ici, aussi tôt, un dimanche ?

Le responsable des lieux se mit à bafouiller.

— Ce n'est pas habituel, les voisins m'ont téléphoné, ils ont entendu du bruit, hier soir, aux environs de minuit.

— Qui a les clés, à part toi ?

— Personne, mais ce n'est pas difficile d'entrer, il n'y a rien à voler ici, on fait du dépôt et de la redistribution de journaux, ça n'intéresse personne, les journ...

Le policier le coupa brutalement.

— Tu as déjà vu ce type ?

— Non, jamais, je vous le jure.

— Pourquoi te sens-tu obligé de jurer ? Tu as l'habitude de mentir ?

Avant que le sexagénaire ne parvienne à échafauder une réplique acceptable, l'un des adjoints vint à la rencontre de son supérieur.

— J'ai appelé la centrale, il manque un type au Metropol, depuis

vendredi soir, un Américain.

Le subordonné mima la surprise en découvrant la présence du pendu et le considéra avec une compassion simulée. Il parcourut une nouvelle fois les notes qu'il avait prises et indiqua le cadavre du doigt.

— Ça correspond assez bien au signalement, c'est idiot de se suicider par une si belle journée de printemps.

— Tu as vu la couleur de sa langue ? Ça ne s'est pas passé il y a une demi-heure. Il est mort depuis plus de douze heures. Comment il s'appelle, ton disparu ?

— Walsh, Bob Walsh.

Le chef sourit.

— Ces Américains n'ont aucune imagination ! Ils s'appellent tous John, Bill ou Bob.

— Notez, Chef, eux, ils disent que nous, on s'appelle tous Dimitri, Igor ou Boris.

Le lieutenant Igor Olof n'appréciait pas que l'un de ses subalternes s'autorise une surenchère sur ses bons mots.

— Ta gueule, Dimitri. Prends le nom des témoins ainsi que leur déposition, ensuite contacte le MVD et rédige-moi un rapport.

Dimitri rectifia sa position, remit son béret et prit la direction de la sortie.

Le gardien de l'entrepôt grimaça un sourire de toute son absence dentaire.

— Vous voulez du café ? Je viens d'en faire.

— Garde-le pour les types du MVD, moi j'ai terminé, ne touche à rien, passe tes papiers à Dimitri, et ne quitte pas Moscou sans notre autorisation.

Les équipes du MVD firent leur apparition une demi-heure plus tard. Peu avant midi, le consulat des États-Unis fut avisé que l'un de ses ressortissants avait eu l'impertinence de mettre fin à ses jours dans la capitale soviétique.

Vers 13 heures les principales agences de presse furent, à leur tour, informées.

Dans l'indifférence la plus complète.

MOSCOU, DIMANCHE 7 AVRIL 2002

En principe, tout bon roman policier débute par la découverte d'un ou de plusieurs cadavres. Cela fait partie des règles élémentaires du métier.

D'entrée de jeu, l'intrigue doit happer le lecteur et le confronter à l'acte homicide qui, bien entendu, possédera l'opacité requise et renfermera son précieux lot de mystères. Sans cette amorce attractive, l'auteur risque fort de voir son audience abandonner prématurément l'ouvrage pour se ruer sur la prose concurrente.

La tendance actuelle veut aussi que la description de la scène du crime soit émaillée de détails particulièrement sordides. Rien de tel que quelques éclaboussures de matières cervicales ou un ruissellement de viscères sanguinolents pour canaliser l'attention et assouvir les aspirations morbides du lectorat contemporain.

En ce sens, mon *Chapitre Un* ne contenait que le minimum acceptable. En effet, il ne s'agissait ici que d'un banal suicide et aucune goutte de sang n'avait été versée, la mort par pendaison respectant, la plupart du temps, la propreté des lieux de son accomplissement.

De plus, ce n'était pas mon mort. Il m'avait été aimablement prêté par Vladimir Kryoutchov, le porte-parole de la police de Moscou, mon contact habituel auprès de cette administration.

Il me tient à cœur de saisir cette opportunité pour lui témoigner toute ma gratitude.

D'habitude, je trouvais personnellement les cadavres qui s'alimenteraient tout au long de mes pages. C'est, en tout cas, ce qui s'était produit pour mes précédents écrits.

Ma créativité littéraire s'était vue, d'entrée de jeu, saluée par un honnête chiffre de ventes, lors de la parution de mon premier titre, le *Sixième Passage*.

Sur la lancée, j'avais pratiquement réalisé un aussi bon score pour le second.

Ensuite, ce fut la grande dégringolade.

Ma septième, et dernière publication, avait rencontré ce que l'on appelle courtoisement un succès d'estime.

Dans les faits, cela signifie que les ventes s'étaient révélées catastrophiques.

Exception faite des membres de ma famille et d'amis proches, le titre avait été unanimement boudé par le marché et vigoureusement descendu par les quelques critiques de romans noirs qui avaient daigné le survoler en diagonale.

En vérité, j'étais en proie depuis plusieurs mois à ce que tout écrivain, même prolifique, risque un jour d'avoir à affronter : le syndrome de la page blanche.

Il m'arrivait de rester de longues heures devant mon traitement de texte ouvert sur un document vierge, sans parvenir à en ensanglanter la plus infime partie.

Pour ajouter à mon désespoir, mon éditeur avait émis toutes les réserves quant à la poursuite de notre collaboration. Sauf si, à court terme, je lui soumettais une preuve tangible de ma résurrection.

Ma panne d'inspiration était à ce point consommée que, non content d'avoir puisé mon souffle créateur dans un fait-divers local et de m'être fait livrer mon mort par sous-traitance, j'avais manifesté une

poignante incapacité à trouver un intitulé original pour coiffer mes premières lignes et avais dû me satisfaire d'un pitoyable Chapitre Un.

Fort heureusement, ma production de romans policiers n'était qu'une activité secondaire et ne poursuivait pas comme objectif premier de financer mon quotidien.

Mes appointements de correspondant permanent pour Euroworld TV, le pendant européen de CNN, répondaient raisonnablement à cette finalité.

Quoi qu'il en soit, je tenais désormais mon mort.

Il me fallait à présent métamorphoser ce banal suicide en meurtre énigmatique. Tâche que j'allais m'empresseur d'assigner à mon héros habituel, l'athlétique et talentueux détective Gordon Spice.

Pour réaliser ce projet, celui-ci devrait, successivement ; mettre en exergue certains indices que la police locale, à l'évidence incompétente, avait ignorés, trouver un mobile pertinent en remontant la biographie du disparu, et esquisser le profil d'un insaisissable meurtrier sans merci.

Le récit serait, comme il se doit, saupoudré de rebondissements qui ne laisseraient aucun répit au lecteur et l'inciterait à cheminer, d'une traite, de la préface à l'épilogue. Aux petites heures du matin, il quitterait enfin le roman, ébloui par la richesse du dénouement final.

Le prolongement de sa nuit blanche serait alors inéluctable : abasourdi par mon talent, il ferait spontanément une promotion de tous les diables pour le bouquin auprès de l'ensemble de ses relations.

Et les ventes repartiraient de manière exponentielle.

C'est, à peu de choses près, sous cette perspective que j'entrevois la suite des événements.

J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.

Assurément, j'aurais mieux fait de me choisir un autre mort.